

changea en noir le deuil qui jusque là avait été porté en blanc. Catherine de Médicis porta jusqu'à l'excès la munificence des vêtements ; elle fit connaître le fard aux françaises, comme l'artifice aux français. Les hommes n'étaient pas alors plus convenablement vêtus. Leurs grands toupetts en goupie, leurs petits-chapeaux plats sous le bas, leurs vêtements étriqués, trop longs pour les vestes, trop courts pour les habits ; leurs longues poches et leurs cravates rouges étaient également dénudés de noblesse et de commodité ; mais en revanche, ils avaient des culottes à la sourisserie dont les anglais nous avaient débarassé jusqu'à un certain point en Canada, mais dont le bon goût depuis plus de deux cents ans n'est pas encore tout à fait éteint. Le bon Louis XVI avait des goûts simples, il aimait l'économie et haïssait le luxe. La mode ne pouvait rester oisive, elle exerça son influence sur les couleurs ; et ne pouvant en inventer de nouvelles, on en varia les nuances et on changea les noms. On vit bientôt des vêtements de couleur puce, de couleur soupirs étouffés, larmes indiscrètes, nymphe émue, couleur de bouc de Paris etc. Enfin la révolution, qui bouleversa la France, créa de nouveaux moyens de plaisir et de se distinguer. Les hommes se coiffaient à la romaine, les femmes s'habillaient à la grecque. Les ceintures, les draperies légères, les coiffures à la Titus étaient de vogue ; la nudité fut même au moment de devenir à la mode favorite, tant les dames avaient enrichi sur la mode d'Izabeau.

Deux dames, ou plutôt deux comédiennes, éblouissantes par la régularité de leurs formes, la beauté de leurs traits, la blancheur de leur peau, et l'élegance de leur taille, s'habillent un jour à la grecque et cachent peu de leurs charmes ; on les suit aux promenades publiques, on les entoure dans les cercles, on les applaudit au théâtre ; l'admiration et l'ivresse sont à leur comble. Le lendemain, tout Paris est rempli de femmes, longues, maigres, grosses, courtes, sèches, jaunes et noires, le col nu, les bras sans manches, la gorge découverte, qui causent le rire, la critique, et se croient des mordelles parfaits d'admirations. Je ne vous ai pas parlé de cette mode, où les femmes s'osavaient à sortir avec leurs maris sans se vouer au ridicule ; étaient des jaloux, des jalouses, des gens qui n'avaient aucun usage. Il fallait que chaque femme eût un amant qu'elle nommait son Séguin ; c'était ce faux Mentor qui a conduit au spectacle, aux assemblées, aux mascarades, tandis que le mari de celle-ci était allé passer la nuit avec une autre dame soit au même spectacle, soit à d'autres réunions. Que de folies cette étrange législatrice a fait adopter sur la terre, soit sous le nom de modé ou de coutume. L'un fait égorger des tribus entières pour avoir admis dans leur sein des femmes étrangères ; les autres forcent leurs prisonniers à se tuer entre eux ou à se laisser dévorer par les lions pour divertir les dames romaines. Près du Gange, une jeune femme est obligée de se faire brûler, parce que la mort a terminé les jours de son vieux mari ; et tandis que de pauvres indiens n'osent tuer une vache de peur de pleurer l'âme de leur mère, d'ignorants américains se croient obligés de tuer leurs pères par piété filiale, lorsqu'ils sont devenus trop vieux.

Combien de jeunes filles se sont dévouées à l'insatiation pour suivre la mode, et qui, sans se tarir qui les entraînaient vers cet étalage de parures, seraient restées vertueuses. Il faut avouer que quelques uns de nos jeunes gens ne sont pas du meilleur goût, car on voit de nos jeunes dandies, qui, étant vêtus de ce qu'il y a de plus fin et de plus beau, pour compléter leur accoutrement, s'affublent d'un capot de couverte et que l'emploi de mitasses seraient passer pour des sauvages, s'ils n'étaient accompagnés de jeunes demoiselles vêtues dans le dernier goût ; cependant on s'aperçoit que ces jeunes messieurs ont fait passer dans le cœur de ces jeunes demoiselles une sympathie toute particulière pour les sauvages, car on en voit qui se décorent d'une collerette de couverte qui les rend tout à fait élégantes. Je ne serais nullement surpris, tant l'habileté sauvage a d'attrait pour certaines personnes, de voir, à quelque moment, nos jeunes messieurs, se vêtir pompeusement du braguette, et nos demoiselles, à l'imitation des premiers, s'entortiller d'une pièce d'étoffe en forme de cotillon. Il semble, suivant ces derniers, que notre siècle dégénère et que nous retournons vers l'état sauvage. Aussi a-t-on vu, il n'y a pas longtemps, un de nos marchands importateurs se faire un titre pompeux d'avoir été élu, à prix d'argent, chef d'une tribu sauvage ; et qui plus est se faire peindre au beau milieu de ce vilain groupe, et traverser les mers pour laisser à la postérité un échantillon de son bon goût pour les vieilles nouveautés. Mais je m'apercrois que je m'éloigne de mon sujet, et qu'il ne faut pas aller chercher la mode dans les tribus sauvages. Je reviens donc en France où Henri IV ramena le bon goût et la simplicité dans les mœurs, en ne permettant les riches vêtements qu'aux fils et aux filles publiques ; et si l'on trouvoit quelque chose de trop guindé dans les collets montés et les fraises de son temps, tant de doux souvenirs s'y rattachent, qu'ils sont à l'abri de la censure, et on ne peut se décider à troubler quelque chose de ridicule à des parures qu'aimait Henri IV et que portait Gabrielle. Bientôt les modes du bon Henri disparaissent ainsi que sa politique franche et sa joieuse et chevaleresque ; on quitta la barbe et le manteau, on vit paraître ces canons ornés de rubans, ces longs et larges habits boutonnés d'un bout à l'autre ; ces bas rongés et roulés ; ces souliers carrés qui formaient un ensemble si lourd et si ridicule ; et ces énormes perruques qui auraient désfiguré les têtes des courtisans de Louis XIV si elles n'avaient pas été noblement ornées de tant de palmes de myrtes et de lauriers. Les dames rivalisaient, dans leurs parures, avec les hommes, reprirent les immenses vertugadins, sous le nom de paniers et surchargeaient leurs fronts d'un édifice colossal, nommé fontange, dont les divers étages étaient remplis d'ornements aussi bizarres que variés.

On dit que les modes servent à nourrir le pauvre aux dépens du riche,

comme si les personnes ne pouvaient gagner leur vie plus utilement sans amolir les riches par des ravissements de volupté. Tout un peuple s'accoutume à regarder comme des nécessités les choses les plus superflues, ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connaît pas, il y a 20 ans. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu, et répand sa contagion depuis les grands jusqu'à la lie du peuple ; chacun veut être à la mode, et comme la dernière nous vient d'outre-mer, chaque année nous en fournit au moins deux, une le printemps et l'autre l'automne. On voit des modes qui nous font rire de pitié d'abord, et l'on finit par les adopter. Les gens médiocres veulent imiter les grands ; les petits veulent passer pour médiocres, tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns par faste et pour se prévaloir de leurs richesses, les autres par mauvaise honte et pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers et pour donner l'exemple contraire. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. Il n'est plus question que d'être riche pour suivre la mode, les servantes veulent imiter leurs maîtresses ; et au lieu de mettre de côté quelques épargnes pour les aider dans leurs maladies, ou pour leur adoucir les infirmités de la vieillesse, elles s'endettent souvent, et emploient leur argent avant qu'il soit gagné.

Enfin les Français nous disent ; cette mobilité perpétuelle dans les usages nous a fait trop souvent taxer de légèreté, mais les étrangers qui nous accusent de scivolité, oublient qu'ils ne sont guère plus à l'abri que nous de la censure. Si nous avons souvent changé de route pour plaisir, ils nous ont constamment suivis ; si nous avons créé des modes un peu folles, ils les ont servilement et gauchement imitées, et ce n'est pas à l'ours qu'il convient de maquer de celui qui le fait danser.

Lorsque de notre côté nous les raillons sur leurs usages, nous ne sommes pas plus raisonnables ; car nous nous sommes trop souvent montrés leurs sages pour les condamner. Notre intérêt, nous disent-ils, pour nos manufactures de soie ne nous a pas préservés des modes de l'Angleterre qui nous inondent de ses mousselines. Nos belles françaises se sont vêtues en polonoises, coiffées en chinoises, et elles semblent avoir abandonné définitivement leurs jolis, élégants et économiques mantelets, pour emprunter aux sultanes ces riches et moelleux cachemires qui ruinent tant de maris. Malgré ces observations sur les modes je me soumettrai comme un autre en riant et sans murmure à son culte, si elle voulait mettre des bornes à son empire, et n'exercer son influence que sur nos goûts et sur nos habits. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est qu'elle fasse souvent dépendre de ses fantaisies nos mœurs, nos réputations, nos lois et je dirais presque notre conscience.

— Voici un moyen facile d'empêcher les pommes de terre (patates) de germer : Il suffit de les placer pendant un quart d'heure dans un four un peu chaud ; mais il faut avoir soin qu'elles ne soient pas trop sèches lorsqu'on les y met afin que la peau ne déchire pas. Après cette opération, les pommes de terre peuvent se conserver pendant plus d'un an.

BULLETIN. Election de Montréal.

Enfin la fameuse élection de Montréal, qui occupait si fortement les esprits, est terminée. M. Drummond a été le candidat heureux et a gagné son élection à la majorité accablante de 920 voix. Voici l'état des votes à la clôture des polls mercredi soir, tel qu'on nous l'a communiqué.

Quartier de la Reine:	{ M. Drummond, 467 M. Molson, 127
Quartier St. Laurent:	{ M. Drummond, 315 M. Molson, 67
Quartier Ste. Marie:	{ M. Drummond, 439 M. Molson, 85
Quartier Ouest:	{ M. Drummond, 51 M. Molson, 46
Quartier du Centre:	{ M. Drummond, 42 M. Molson, 80
Quartier Est:	{ M. Drummond, 69 M. Molson, 58

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que les désordres et les malheurs, pendant les deux jours du poll de la dernière élection, ont été beaucoup moins qu'on ne pouvait s'y attendre. Nous croyons que ce n'est pas trop avancer que d'en faire honneur en grande partie à la Tempérance. Il est vrai que, pour plus grande sûreté, les députés officiers rapporteurs ont demandé des troupes pour maintenir la paix, sitôt qu'ils eurent reconnu que leur présence était nécessaire pour arrêter et prévenir les désordres et les troubles qui commençaient à se faire pressentir ; mais il n'y a pas de doute, croyons-nous, que si les électeurs, au moins la grande majorité, s'étaient livrés aux excès dont on avait la douleur d'être témoin dans les élections passées, on aurait probablement aujourd'hui à déplorer quelques-uns de ces unes accidens d'autrefois. Mais grâce à Dieu, quelques contusions par-